

# FIGURES ANGELIQUES

B X

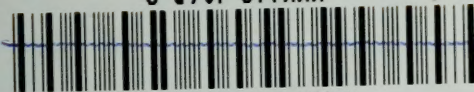
4658

.L35

1921



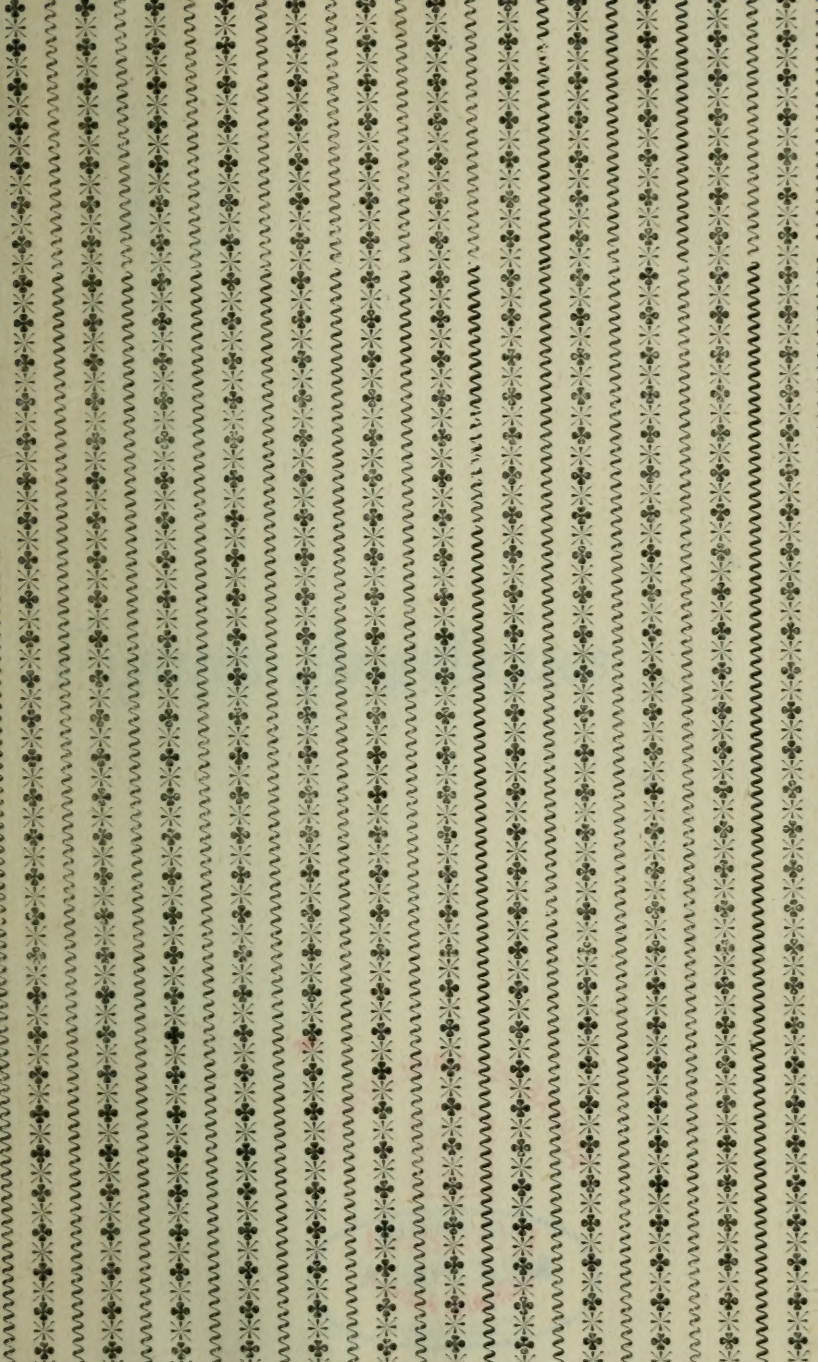
U d'/of OTTAWA



39003002464500



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



ANNEXE DE LA BIBLIOTHEQUE



CE  
Don

ca  
/d 3

*Figures Angéliques*

Tous droits réservés par Arthur Saint-Pierre  
Ottawa, décembre 1921

# Figures Angéliques

par

JULIETTE LAVERGNE

---

PRÉFACE

par le

P. CESLAS FOREST, O. P.

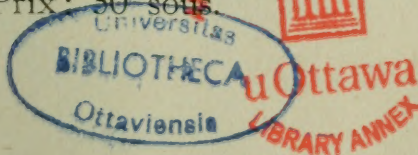
Dr. th. prof. à l'Université de Montréal.

---

Édition de la  
BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE  
ENRG.

MONTRÉAL 1921

Prix: 50 sous.



BX  
4658  
.L35  
1921





## PRÉFACE

*Quelques-unes des "figures angéliques" que Juliette Lavergne offre aujourd'hui aux petits de chez-nous ont paru naguère dans "L'Oiseau Bleu"... D'autres sont inédites. Toutes sont délicieuses et délicieusement crayonnées: Imelda qui mourut de bonheur en recevant son Dieu pour la première fois; Thérèse de l'Enfant-Jésus, l'adorable petite carmélite dont les "fleurs effeuillées" — elle appelait ainsi les me-*

nues actions de sa vie—embaumeront longtemps encore le monde chrétien; Marguerite Bourgeoys, Catherine de Saint-Augustin, Jeanne LeBer, les admirables saintes de chez nous; Camille Varani, Louise de France, dont la vie—c'est l'auteur qui l'écrit—ressemble à ces jolis contes qui font les délices des enfants; sainte Odile, dont l'histoire nous arrive du fond des âges tout enveloppée de ravissantes légendes; Jeanne d'Arc, l'une des plus chères à nos cœurs français..... C'est tout un monde merveilleux, plus merveilleux que le monde des fées, et combien plus beau et plus sain!.. Il faut être reconnaissant à Juliette Lavergne d'avoir compris que les contes créés par l'imagination des hommes n'égalent jamais les histoires

que Dieu semble avoir voulu écrire de sa main.

En ces dernières années, un grand mouvement s'est fait pour ramener l'enfance et la jeunesse à l'étude de nos origines. Si, d'un côté, les premières impressions sont celles qui s'effacent le plus difficilement si, de l'autre le présent ne doit être que la continuation du passé, c'est-à-dire le prolongement sous des formes de vie différentes, du même idéal et de la même pensée, ne convient-il pas, en effet, de mettre de bonne heure l'âme de nos enfants en contact avec ceux qui incarnèrent le mieux l'idéal qui doit être le nôtre?

Or, comme chrétiens nous avons aussi une histoire; une histoire qui plus encore que celle de nos origines, est "un

*écrin de perles ignorées”... C’est l’histoire des saints, de ceux qui ont le plus parfaitement réalisé dans leur vie l’idéal divin apporté au monde par le Christ... En racontant aux petits de chez-nous quelques pages de cette histoire, Juliette Lavergne a donc fait œuvre de fécond apostolat. Il est à souhaiter que “Figures angéliques” se répande dans nos foyers canadiens, que parents et instituteurs lui donnent une place d’honneur parmi les livres qui doivent former l’âme de ceux qui seront les chrétiens de demain.*

F. M. CESLAS FOREST,  
des fr. prêch.

Ottawa, 20 octobre 1921.

## INTRODUCTION

---

### LES SAINTS.

Mes chers petits amis,

Je vais vous raconter l'enfance de quelques saints. J'espère que vous ferez bon accueil à ce petit livre, lui donnant une place parmi ceux que vous feuillotez volontiers, dont vous aimez les belles images et les récits variés.

Il faut vous habituer tout petits à lire la vie des saints. D'abord, c'est très intéressant ; leurs vertus et leurs miracles recè-

lent plus de merveilleux encore que ces contes dont vous aimez tant les fabuleuses héroïnes et les extraordinaires héros.

Et puis, c'est de l'histoire vraie que nous offre la vie des saints. Tous ces admirables personnages ont réellement existés et, du haut du ciel où ils sont maintenant, on les trouve prêts toujours à nous secourir fraternellement dans nos ennuis, dans nos gros chagrins de la vie quotidienne.

Vous voyez qu'il faut les aimer aussi. Ils furent tellement bons ; leur vertu était si aimable !

Mais il ne faudrait pas croire qu'ils furent des êtres à part, que leur sainteté était naturelle ; qu'ils étaient tous dès le berceau, voués exclusivement aux miracles, aux visions, à la plus haute perfection. Bien au

---

contraire, cette perfection native reste à l'état d'exception chez les saints. Ils n'ont mérité leur auréole de bienheureux que par de multiples efforts et de généreux sacrifices. Ils sont devenus saints progressivement. Ils ont dû combattre leurs défauts—ils en avaient comme nous—et souvent même la tâche a été rude. Voyez un saint François de Sales ne pouvant dompter son extrême vivacité d'humeur qu'après de longues années de lutte incessante.

Les saints étaient aussi très humains dans leurs sympathies et leurs antipathies instinctives. Ils avaient du mal parfois à maîtriser leurs préférences. Cependant ils avaient tant de générosité et d'amour au cœur ! C'est ainsi que la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus sacrifiait vaillamment

une causerie avec la Mère Prieure qu'elle aimait bien, pour guider la marche difficile de cette vieille religieuse infirme et grondeuse qui l'accablait de reproches immérités.

Enfin, comme nous—mais combien plus et mieux que nous—les saints savaient aimer. Jeanne d'Arc disait bien en songeant à sa mission: "Il faut que j'aie, j'irai!" Mais elle pleurait en laissant les siens et plus tard elle ne pouvait penser à la petite maison et au village de Domrémy sans aussitôt sentir son cœur se briser.

Tout cela les rapproche de nous et nous porte à les chérir comme des frères dont la grandeur d'âme nous ravit, mais dont la bonté et la tendresse nous touchent aussi profondément.



---

A les aimer beaucoup, peut-être serons-nous portés à les suivre un peu, de loin ! Au fait, l'amour et la prière mènent tout droit à la sainteté.

Demandez leur de les imiter en leur générosité aimante et alors que tant d'infidélités désolent notre triste société, vous, du moins chers petits, soyez fidèles. Dieu par vous peut-être, étendra sur le monde haineux et méchant, son règne de pitié et d'amour infini.

JULIETTE LAVERGNE,

(Marraine Odile).



*La Vénérable Thérèse*  
*de*  
*l'Enfant-Jésus*





THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS ET  
SA MÈRE



## LA VÉNÉRABLE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

La petite Thérèse Martin, qui devait tant aimer l'Enfant-Jésus, naquit dans le temps de Noël, en l'année 1873. C'était le neuvième petit ange, que le bon Dieu donnait à l'un des foyers les plus dignes d'admiration qu'on puisse trouver ici-bas. Thérèse devint le bébé gâté de toute la maison. Son père l'appelait "Ma petite reine". Pour la maman, elle était "le latin sans pareil". Quant aux grandes

sœurs, elles trouvaient bien “mignonne et bien gentille” leur chère benjamine. Bref, chacun lui faisait fête. “Mes premiers souvenirs sont empreints des sourires et des caresses les plus tendres, écrivait plus tard Sœur Thérèse, dans son “journal”. Mais si le bon Dieu avait placé près de moi tant d’amour, il en avait mis aussi dans mon petit cœur, le créant affectueux et sensible. On ne peut se figurer combien je chérissais mon père et ma mère. Je leur témoignais ma tendresse de mille manières”.

Choyée et douée de tant de qualités, la petite Thérèse était donc fort heureuse. Sa piété déjà, était angélique. A deux ans, elle assurait gravement qu’elle se ferait religieuse comme sa sœur aînée, Pau-



line. A quatre ans, elle multipliait les petits sacrifices et les actes de vertu les plus exquis pour se préparer à sa première communion. “J’avais pris l’habitude, écrit-elle, de ne jamais me plaindre quand on m’enlevait ce qui était à moi, ou bien, lorsque j’étais accusée injustement, je préférais me taire sans m’excuser”.

S’exerçant à la sainteté la plus haute, l’enfant n’en restait pas moins d’une simplicité charmante; elle riait, jouait volontiers, s’amusait d’un rien. Elle n’aima jamais à se singulariser en quoi que ce fut. Amour et simplicité résument parfaitement sa vie et qualifient bien son genre de sainteté.

Elle faisait avec son père de longues promenades. Elle aimait l’immensité do-

rée des champs de blé. Elle écoutait avec ravissement la chanson grave de la mer. Les arbres, les oiseaux, les fleurs sauvages, bleuets, coquelicots et pâquerettes, la neige, les étoiles : "toute la belle nature la ravissait et transportait son âme dans les cieux".

Elle n'avait pas encore cinq ans, lorsqu'elle perdit sa mère. Son chagrin fut profond. Alors, elle se fit plus grave. Ce deuil laissa comme une ombre sur la vie ensoleillée de la "petite reine".

Quelques temps après, elle tomba malade d'une maladie étrange que personne comprenait. Un sourire de la Sainte-Vierge, grâces miraculeusement la jeune malade. Elle fit sa première communion avec une ferveur de Séraphin. Puis,

sans en rien dire, elle se prépara à vivre l'austère existence des religieuses carmélites. Cette fillette si aimée, si choyée, d'une beauté rare, déjà très instruite et très cultivée, rêvait de s'en aller dans un cloître et d'y entrer à sa quinzième année! "Briser ma volonté, retenir une parole de réplique, rendre de petits services autour de moi, sans les faire valoir et mille autres choses de ce genre, disait-elle, voilà ce à quoi je m'appliquais de mon mieux. Elle ajoutait humblement: "Je suis une très petite âme qui ne peut offrir au bon Dieu que de très petites choses".

Ces petites choses suaves qui formaient la vie d'enfant de Thérèse et qui devaient être aussi toute sa vie au Carmel, en firent une sainte dont la vertu

émerveillait ceux qui l'approchaient. Elle appelait ces actes de vertu de la vie ordinaire, de la vie de chaque jour : "des fleur effeuillées." "Profiter des *moindres actions* et les *faire par amour* c'est jeter des fleurs sous les pas de l'Enfant-Jésus." Le pape Léon XIII lui permit d'entrer au Carmel à quinze ans.

A la veille de mourir, elle répétait souvent ces belles paroles dont elle devait pleinement réaliser le prophétique désir : *Je sens que ma mission va commencer, (en mourant) ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime. Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre.*"

*La Vénérable*  
*Marguerite Bourgeoys*





MARGUERITE BOURGEOIS.





## LA VÉNÉRABLE

### MARGUERITE BOURGEOYS.

*(fête le 12 janvier).*

Le premier dimanche d'octobre 1640, dans la chapelle des Dominicains de Troyes — en France — on célébrait la fête de Notre-Dame du Rosaire, et il y avait foule pour la procession. Parmi les congréganistes de la Vierge se trouvait une gracieuse jeune fille, dont le doux visage recueilli évoquait quelque belle figure de sainte, comme on en voit sur les verrières d'églises. En passant devant

une statue de la Madone de l'Abbaye des Nonnains, elle leva les yeux et cette vierge lui sembla alors d'une beauté merveilleuse et vraiment divine. Comme elle s'arrêtait, prise d'une émotion extraordinaire, elle se sentit comme baignée d'une lumière surnaturelle; une voix parlait à son âme de sainteté, l'appelait à une vocation dont elle pressentait la grandeur sans toutefois comprendre encore par quelle voie elle y arriverait.

“Je me trouvai si touchée et si changée, dit-elle plus tard, que je ne me reconnaisais plus. Dès ce moment, je quittai tous mes petits amusements, et me retirai d'avec le monde pour me donner au service de Dieu”.

Cette jeune fille, c'était l'admirable Marguerite Bourgeoys, la future fonda-

trice de la Congrégation Notre-Dame.

Son enfance avait été pieuse et douce. Ses parents étaient de braves gens, de condition modeste, plus riches de vertus que d'argent. Très intelligente, active et débrouillarde, spirituelle et gaie, elle était fort estimée de ses petites compagnes. Celles-ci se groupaient volontiers autour de Marguerite pour écouter ses leçons, lesquelles devaient être bien intéressantes s'il faut en juger par l'attention de ses auditrices. Elle avait déjà du goût et de remarquables aptitudes pour l'enseignement. Du reste, active et dévouée, d'une adresse peu ordinaire dans l'exécution des travaux les plus divers. On l'employait aussi volontiers à la maison, aux soins de ses jeunes frères.

Lorsque la mère de Marguerite mourût,

l'enfant était âgée de douze ans. Son jugement très solide, sa précoce sagesse, son continuel dévouement inspirèrent une confiance absolue à son père et il la chargea, malgré sa grande jeunesse, de diriger la maison, d'élever et d'instruire ses autres enfants moins âgés.

Belle et charmante et d'une humeur agréable, elle aimait s'amuser, porter de jolies robes et des colifichets élégants. Mais cette congréganiste très pieuse, d'une vertu exquise ne devait guère voir le monde. La sainte Vierge l'appela à son service par un sourire de son image et par de tendres paroles murmurées au cœur de l'enfant qu'elle prédestinait à devenir "l'ouvrière de Dieu, une messagère de lumière, en terre canadienne". (Laure Conan).

A la suite de cette consécration de la jeune fille à une vie plus haute, elle fit une confession de toute sa vie et ses fautes les plus graves étaient son attrait pour l'élégance mondaine, son goût pour les jolies toilettes.

Il ne fut pas difficile à cette âme si pure de se rapprocher davantage du bon Dieu. Dès lors, elle chercha à se sanctifier par une certaine pratique de dévotion qui ne tarda pas à perfectionner cette âme d'élite et à la disposer aux plus nobles désirs comme aux plus héroïques sacrifices. Elle s'appliquait sans cesse à vivre sous le maternel regard de la Vierge Immaculée, s'unissant aux saintes dispositions de cette divine Mère lorsqu'elle était sur la terre et que, comme nous, elle occupait ses

mains bénies aux humbles tâches de la vie de chaque jour.

N'est-ce pas, mes chers enfants, que cette angélique Marguerite méritait de devenir l'une des saintes héroïnes de Ville-Marie, la ville confiée dès sa fondation à la garde de la Reine du ciel?

Elle n'hésita pas à s'embarquer pour cette terre lointaine, dont on offrait l'évangélisation à ses rêves d'abnégation et d'apostolat. Rien : ni les rigueurs d'un climat nouveau pour elle, ni sa jeunesse isolée au milieu d'une troupe d'hommes de guerre et de rudes marins, ni la possibilité d'un naufrage ou encore du martyre, rien de tout cela ne put altérer la calme résolution ou troubler la vaillance de la sainte missionnaire.

Tour à tour infirmière, pleine de sollicitude, ou bienfaitrice charitable des colons malades ou malheureux ; simple ménagère, oserai-je dire, pendant quatre ans, avec un dévouement de grande sœur infatigable et tendre, pour les habitants du Fort, enfin institutrice des petits enfants de Ville-Marie, partout et toujours, Marguerite Bourgeoys fut admirable.

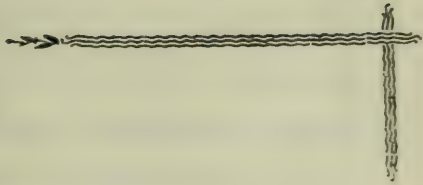
Elle fonda en 1658, sous la sauvegarde de la Reine du ciel, la Congrégation de Notre-Dame, dont les bienfaits ne se comptent plus en notre pays, et dont la fidélité à suivre les traditions de vertu et de dévouement léguées par sa vénérable fondatrice, ne se sont jamais démentis et provoquent notre respectueuse admiration.





*Saint Antoine*  
*de*  
*Padoue*





# Saint Antoine de Padoue

*(Fête le 13 de juin).*

En la fête de l'Assomption de l'année 1195, à Lisbonne, naquit dans un vaste et riche palais, le petit Fernando de Bouillon. Sa mère, Dona-Maria, s'empressa de le faire porter à l'église où l'enfant reçut au baptême ce nom de Fernando que plus tard il échangea contre celui d'Antoine,

sous lequel il est universellement connu et révééré. Don Martin et Dona Maria étaient très pieux. Le petit Fernand apprit vite à dire les noms bénis de Jésus et de Marie. Sa mère le conduisait fréquemment à l'église et l'enfant tendait ses petits bras vers la statue de la sainte Vierge, lui prodiguant ses plus doux sourires. On dit que, pour apaiser ses pleurs lorsqu'il souffrait, n'étant encore qu'un frêle bébé, il suffisait de lui montrer une image de la Reine du ciel.

Lorsqu'on l'approchait du tabernacle, ses yeux rayonnaient de joie et toute sa petite âme semblait vibrer de bonheur et d'amour.

L'église avoisinait le palais des de Bouillon. L'enfant pouvait, raconte son

biographe, entendre de sa chambre les hymnes sacrés. On le menait souvent aussi aux cérémonies et leur beauté grave l'impressionnait et le ravissait. Il s'habitua vite à aller seul prier près du tabernacle. Il y passait des heures, causant avec le ciel, émerveillant les anges par sa candide piété. Puis, à peine âgé de cinq ans, il promit à la Vierge Immaculée d'imiter en tout sa pureté et lui consacra sa vie.

Jaloux de cette précoce vertu, le démon résolut d'éloigner l'enfant de l'église en l'effrayant par une vision monstrueuse. Or, un jour que le petit Fernando priait, il vit, tout à coup, près de lui, un être horrible. Sans se troubler Fernando s'inclina sur les degrés de l'autel et y traça de

son doigt le signe de la croix.

Alors furieux, impuissant, le démon s'enfuit..... mais depuis, l'empreinte de cette croix est restée marquée sur la pierre et des milliers de pèlerins l'ont baisée.

Il étudia, et son intelligence, ses riches facultés frappèrent ses maîtres d'admiration, tandis que son extraordinaire vertu pénétrait chacun de respect. A quinze ans, il obtint de ses parents, la permission d'entrer dans un monastère de religieux de l'ordre de St-Augustin. Plus tard, voulant adopter un genre de vie encore plus parfait il alla demander aux Franciscains, une place parmi eux.

On lui donna le nom d'Antoine, patron du couvent où il habita d'abord. Puis il devint un prédicateur à l'éloquence pro-

digieuse, semant sur ses pas les miracles les plus éclatants, tendre et doux envers ceux qui souffraient, miséricordieux à ceux qui lui accusaient leurs fautes, humble, mortifié, recueilli, voyant parfois et caressant dans ses bras, l'Enfant Jésus.... Et ce grand saint vénéré de tous, savant et semeur de prodiges acceptait volontiers de laver la vaisselle; il soignait les malades et parfois se laissa prendre pour le dernier du monastère. Il n'avait que trente-six ans lorsqu'il mourût. Il expira en chantant un cantique à la sainte Vierge.

Depuis, vous savez mes enfants, combien la dévotion à saint Antoine s'est répandue. Partout on l'invoque dans les situations les plus malheureuses et les plus

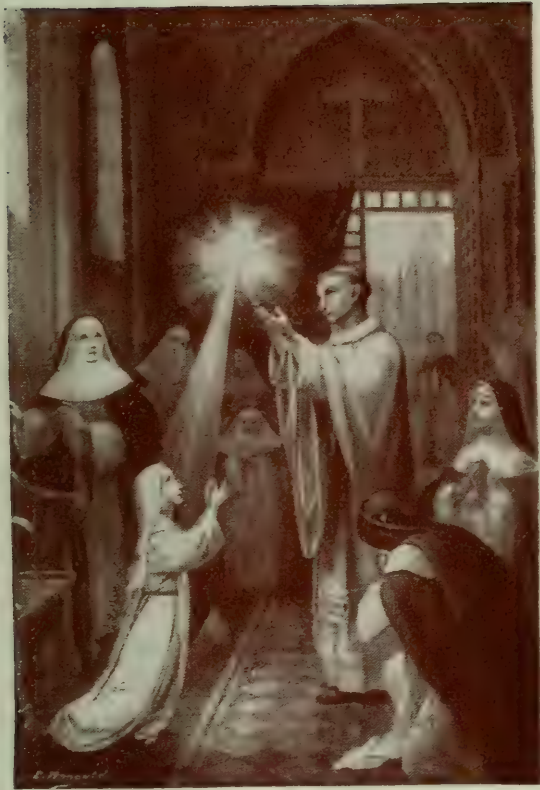
diverses. Il reste, là-haut le compatissant ami de ceux qui souffrent et de ceux qui peinent ici-bas. Prions-le donc souvent avec grande confiance. Aimons à nous rappeler son angélique jeunesse, sa parfaite bonté, sa douceur, son humilité. N'est-ce pas que tout cela est beau et donne à l'âme le goût des suaves vertus?

Plus tard, tous—mais déjà les aînés d'entre vous—pourront lire les détails de cette vie admirable dans un petit livre exquis qu'un religieux canadien vient de publier "Les Fioretti" (ou petites fleurs) de la vie de saint Antoine par le Frère Gilles. Il y a là des pages si belles qu'en les lisant vous croirez apprendre quelque légende merveilleuse.....



*La Bienheureuse Imelda*





LA BIENHEUREUSE IMELDA



## LA BIENHEUREUSE IMELDA

*(fête le 15 septembre).*

Vous avez déjà vu sans doute, mes petits amis, des images représentant une jeune sainte au visage suave, mains jointes avec ferveur, extasiée devant une hostie miraculeusement suspendue au-dessus de sa tête.

Quand vous connaîtrez son histoire, vous lui demanderez un peu de son ardent amour pour Jésus-Hostie. Soyez certains que de là-haut, cette chère petite sainte écouterà avec une fraternelle tendresse la prière de vos cœurs simples et aimants.

Elle se nommait Madeleine Lamberti, mais on l'appelait habituellement Imelda, sans doute parce que ce nom gracieux signifie " douceur de miel". On ne pouvait, dit-on, la connaître sans l'aimer tant elle était bonne et charmante.

Comme ses parents étaient très riches, ils la comblaient de gâteries de toutes sortes ; mais la petite Imelda ne s'attachait à rien d'ici-bas. Elle était d'une piété extraordinaire et rien ne pouvait distraire sa pensée des choses divines.

Toute petite elle fixait longtemps le ciel de ses grands yeux pensifs. Elle semblait comprendre lorsque, près d'elle, on parlait du bon Dieu, de sainteté, de vie religieuse.

Aussi ne fut-on guère surpris lorsqu'elle demanda d'aller au cloître. C'était un grand sacrifice pour le papa et la maman d'Imelda de se séparer de leur chère fillette. Cependant, voyant que c'était une prédestinée, ils cédèrent généreusement à ses instances et la conduisirent au monastère des dominicaines de Bologne. Elle était encore si petite qu'on ne voulut pas l'accepter comme religieuse, mais on lui permit de porter l'habit de saint Dominique.

La communauté ne tarda pas à être charmée par la piété, la douceur et la gracieuse amabilité de la nouvelle pensionnaire. Elle faisait surtout l'admiration de ses compagnes lorsqu'elle entendait la messe. Elle était alors si recueil-

lie, si fervente qu'on croyait voir bien plutôt un Séraphin qu'une simple petite fille.

Cependant elle avait un gros chagrin. Elle n'avait pu obtenir encore de faire sa première communion. La coutume à cette époque était de faire communier les enfants très tard. Alors, bien souvent, elle pleurait, suppliait le bon Dieu avec larmes : "O Seigneur Jésus, disait-elle, je meurs du désir de votre adorable Présence. Venez ! Venez ! ou entraînez-moi vers Vous !"

Un jour, c'était la fête de l'Ascension, en voyant toute la communauté s'approcher de la Sainte-Table, la petite Imelda sentit redoubler son chagrin. Elle regardait tristement le ciboire d'or et elle



pleurait.... Mais voici que tout à coup à la stupéfaction des assistants, une hostie s'échappe des mains du prêtre et vient se poser au-dessus de la tête de l'enfant. Un parfum d'une suavité sans égale se répand dans la chapelle, des rayons nim- bent d'un reflet de l'au-delà la petite bienheureuse plongée dans le ravissement.

Alors le prêtre n'hésite plus. Il prend l'hostie miraculeuse et la dépose sur les lèvres d'Imelda.

Cependant comme elle prolonge bien longtemps son action de grâces, les religieuses, craignant qu'elle ne se fatigue trop, s'approchent d'elle et lui demandent de prendre un peu de repos. Mais Imelda n'est plus sur la terre. Jésus-Hostie a doublement exaucé les ardents désirs de

sa petite servante : Il est venu, puis il l'a amenée avec Lui dans les cieux prolongeant en une communion éternelle la première communion d'ici-bas de l'enfant prédestinée.



*La Vénérable*  
*Louise de France*





## *La Vénérable Louise de France*

*(Fête le 23 décembre).*

Madame Louise, fille du roi de France, Louis XV, n'était, enfant, ni très humble, ni très douce. Un jour elle fut prise de colère contre l'une de ses chambrières. Comme celle-ci cherchait à calmer le courroux de son impatiente altesse, Ma-

dame Louise — elle était âgée de quinze ans — lui dit avec hauteur :

“Ne suis-je pas la fille de votre roi?”

“Et moi, Madame, répondit la suivante, ne suis-je pas la fille de votre Dieu?”

Cette riposte calma immédiatement la colère de la princesse. Elle fut frappée de la justesse de ce mot.

“Vous avez raison, dit-elle avec simplicité, c’est moi qui ai tort et je vous en demande de tout mon cœur pardon”.

Vingt ans plus tard, Madame Louise devenue maîtresse des novices au Carmel, ayant fait — pourtant avec douceur — une observation à l’une de ses compagnes, s’aperçoit que la religieuse est humiliée et aussitôt se reprochant de n’avoir pas été assez patiente, assez délicate, elle se

jette aux pieds de la novice: "Pardonnez-moi ma vivacité, dit-elle humblement. J'espère cependant que je vais finir par me corriger!"

Louise ne fut pas élevée à la cour de France. Elle fut mise toute jeune à l'Abbaye de Fontevrault avec trois de ses sœurs. La pieuse reine, Marie Leczinska, effrayée des dangers qu'offrait la cour, tout particulièrement à ce moment là, pour des âmes jeunes et pures avait résolu d'éloigner ses filles, quoique ce fut pour cette mère très aimante un dur sacrifice.

Louise était la benjamine et elle entendait bien ne rien sacrifier de ses droits! Elle avait un cœur excellent, une rare franchise, une droiture parfaite, mais elle était loin d'être simple!

L'étiquette voulait que les dames d'honneur se tinsent debout à certains moments des repas. Un jour l'abbesse voulut donner une leçon à la fière petite princesse. Elle fit défendre aux suivantes de Louise d'observer le cérémonial habituel. Etonnée et fort mécontente de ce qu'elle croyait être un oubli, celle-ci s'écria dès le début du repas : "Debout ! ne voyez-vous pas que Madame Louise boit ?" L'abbesse lui répondit avec douceur : "Les femmes resteront assises jusqu'à ce que Madame Louise ait appris à leur parler avec bonté".

L'enfant comprit la leçon. "Oh ! que je suis orgueilleuse, avoua-t-elle. Il faut que je m'en confesse et que je ne fasse plus de peine à personne".

A force de bonne volonté et de ferven-



tes prières, cette petite princesse allait devenir une âme bien humble et bien sainte.

Ce fut à sa première communion surtout qu'elle résolut de se vaincre en tout et de travailler sans cesse à son perfectionnement. Déjà elle avait fait de grands efforts pour se préparer à cette grande action, mais sa piété devint plus profonde et son cœur encore plus généreux.

Du reste, elle était naturellement bonne et sacrifiait volontiers ce qu'elle aimait le mieux, ses beaux jouets ou ses bibelots favoris, pour faire plaisir à ses sœurs ou à ses autres compagnes.

On aimait beaucoup à l'Abbaye cette gaie et franche petite personne dont les ripostes originales et d'une rare finesse amusaient toute la communauté. Elle-

même s'attachait vivement à ces femmes d'élite et ce ne fut pas sans un réel chagrin qu'elle retourna à la cour lorsque le roi et la reine décidèrent de ramener les princesses auprès d'eux.

Madame Louise comprit vite les dangers qu'offrait la cour. Elle fut profondément attristée en voyant la conduite peu édifiante du roi. Elle résolut d'entrer au Carmel pour obtenir la conversion de cette âme égarée.

Cependant, elle devait rester à la cour encore quelques années. Elle était très jeune et l'archevêque de Paris ne voulait pas lui permettre d'entrer en religion avant d'avoir mûri cette vocation si austère.

La princesse se soumit humblement. Elle était si aimable, si gaie et si gracieu-

se qu'on ne soupçonnait guère ses projets dans ce monde frivole et insoucieux.

“Jamais, disait-elle, je ne me permettrai une piété sombre et rebutante, qui ne sait pas s'accomoder aux personnes et aux circonstances”. Mais elle portait un cilice sous le velours et la soie de ses vêtements. Elle se privait de feu dans sa chambre lorsqu'il faisait froid; elle s'exerçait de diverses façons au sacrifice et à la pénitence.

Lorsqu'enfin il lui fut permis d'entrer au Carmel, elle chercha à remplir les charges les plus humbles; elle se plaisait à frotter les chaudrons à la cuisine et à balayer aux heures de ménage.

Tour à tour prieure et maîtresse des novice, sa vertu alla toujours se perfec-

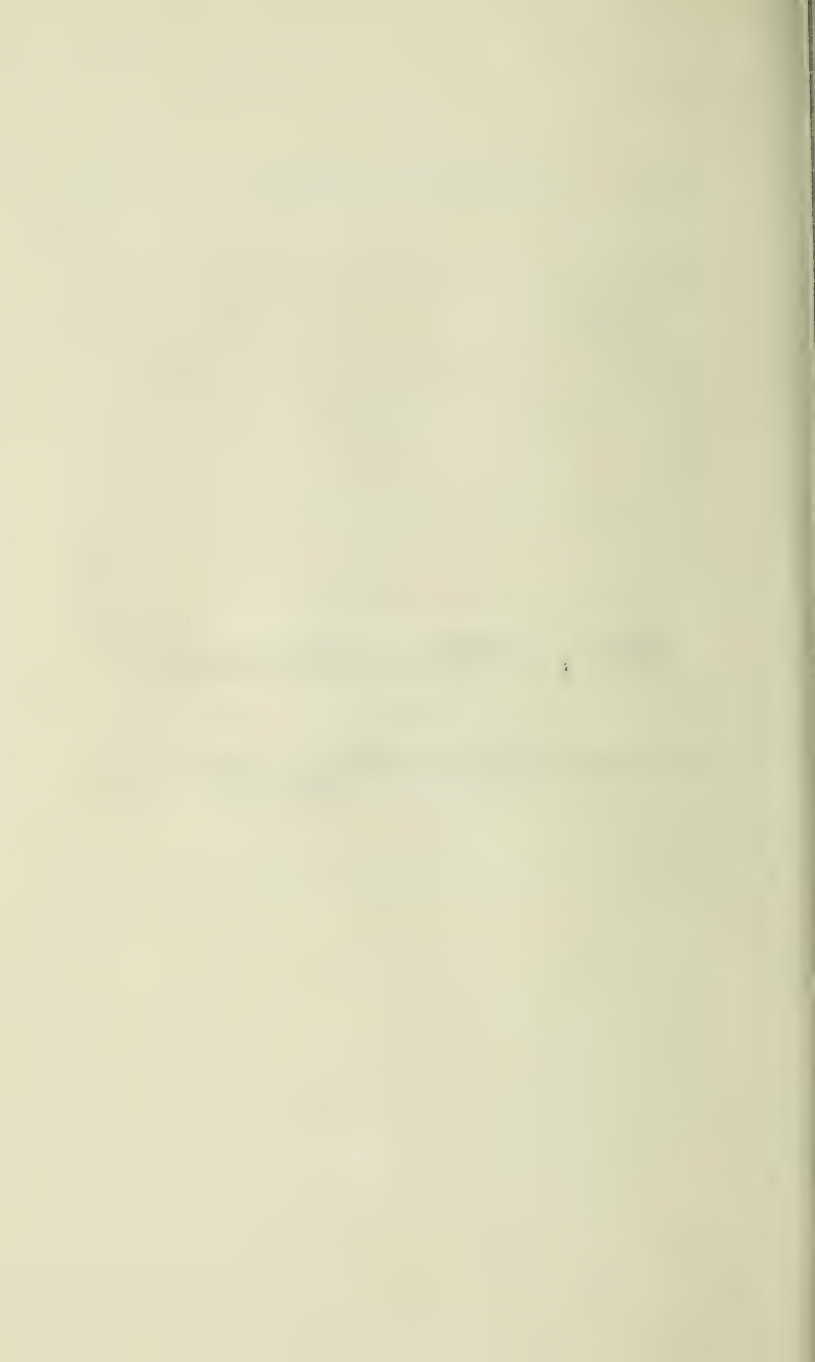
tionnant. Elle eût la joie de voir le roi se convertir sincèrement avant de mourir.

Quant à la pieuse princesse, ses dernières paroles furent toutes joyeuses : "Gardez-vous de me plaindre ! jamais je n'aurais cru qu'il fut si doux de mourir.

Allons vite, au galop, partons pour le Paradis !"

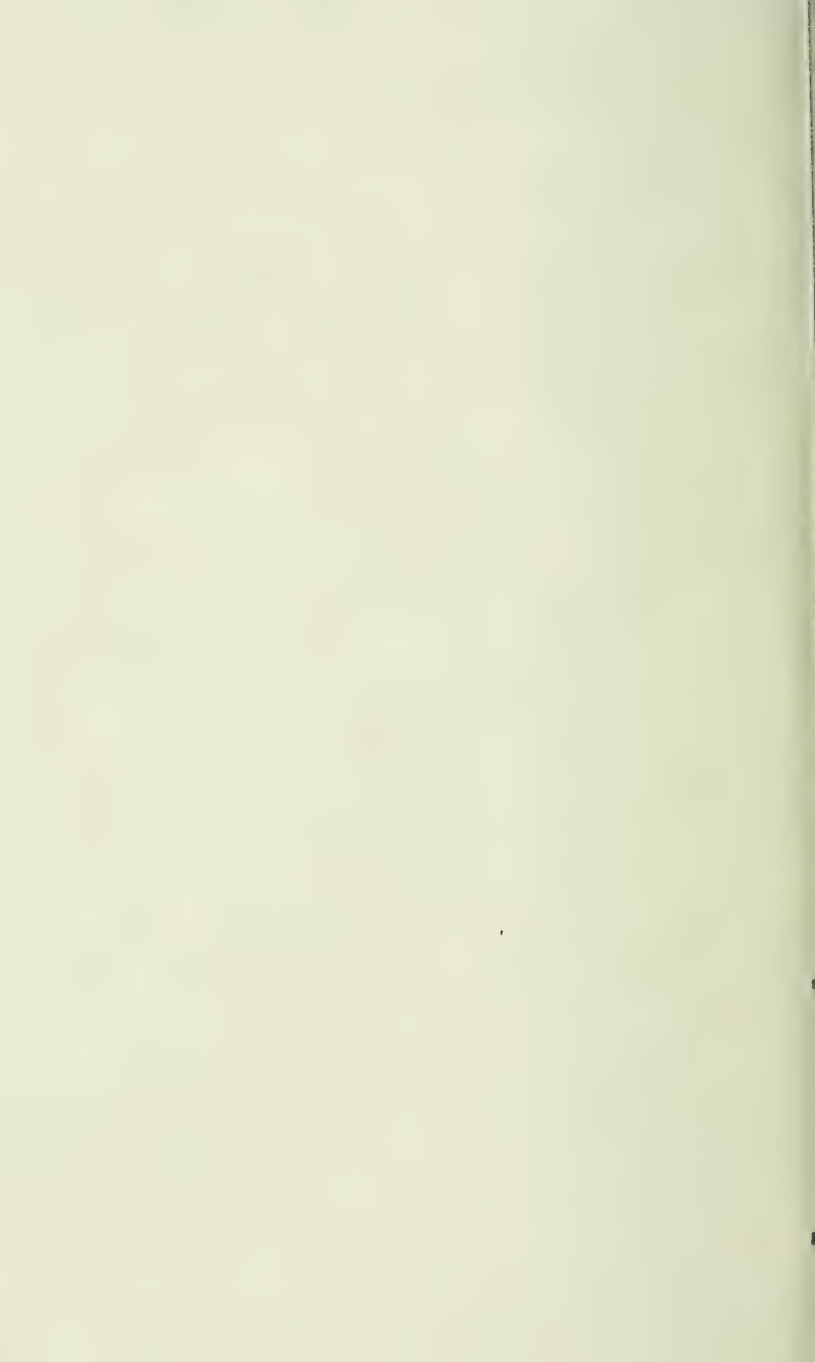
Aux fleurs de lys qui encadrent cette angélique figure, joignons les palmes des martyrs. Louise de France mourût empoisonnée par un groupe de libres-penseurs.

*Mère Marie-Catherine  
de Saint-Augustin*





CATHERINE DE SAINT-AUGUSTIN





MÈRE MARIE-CATHERINE

DE

SAINT-AUGUSTIN

*(Religieuse de l'Hôtel-Dieu du Précieux Sang  
de Québec).*

Catherine était une petite normande, très gaie, active et fort débrouillarde. Elle était élevée par ses grands-parents, lesquels, riches et d'une charité extraordinaire, se plaisaient à recevoir dans leur propre demeure quantité de pauvres et de ma-

lades qu'ils secouraient et soignaient comme des frères. Catherine aidait sa grand-mère et se formait à la vie d'hospitalière qui devait plus tard être la sienne.

“Tous avaient grande tendresse pour elle, dit l'un de ses biographes, car elle “était d'un beau naturel, belle humeur, bon esprit, fort agréable de visage, fervente, vertueuse et exemplaire”. Vous voyez que les vieilles chroniques sont fort élogieuses à l'égard de notre héroïne!

Catherine éprouvait une telle horreur pour le péché “qu'il suffisait, écrit-elle “dans son journal, de me dire que telle chose ferait de la peine au bon Dieu, pour que je m'en abstienne aussitôt”.

Un jour elle demanda à un religieux en visite chez ses grands-parents, ce qu'il

fallait faire pour bien accomplir la volonté de Dieu. Elle était alors âgée de trois ans. Ce religieux était précisément à côté d'un malade pauvre et couvert de plaies : "Celui-ci, dit-il à l'enfant, fait la volonté de Dieu en prenant son mal et son humiliation en patience".

Cette réponse impressionnat vivement Catherine. Elle s'empressa de demander à la sainte Vierge bien des maladies afin de prouver son amour et sa résignation.

Mais elle ne tarda pas à comprendre qu'on peut se sanctifier sans avoir des épreuves extraordinaires et tout en vivant la vie coutumière d'une pieuse et bonne fillette.

Durant sa cinquième année elle souffrit de violents maux de tête. Mais jamais la

petite fille ne se plaignit. Si grandes que fussent ses douleurs, elle s'habituaît à l'héroïque résignation dans les souffrances, qui devait plus tard caractériser son genre de sainteté.

Elle fit sa première communion avec une ardente ferveur. Cependant entre sa huitième et sa neuvième année, elle se dissipa un peu. Elle devenait plus légère ; elle s'intéressait volontiers à des frivolités. Mais elle eut un songe dans lequel Dieu lui fit comprendre qu'elle allait tomber dans la vanité, et qu'il lui fallait raviver sa ferveur. Elle vit ensuite une sorte de monstre qui se préparait à s'élançer sur elle, lorsqu'une religieuse parut et pressant contre son cœur l'enfant toute tremblante, elle éloigna aussitôt l'affreuse vision.

Plusieurs années après, Catherine entra chez les Hospitalières de Bayeux, et elle resta stupéfaite en reconnaissant dans la supérieure qui venait la recevoir, la religieuse qui l'avait défendue contre les attaques du démon durant le songe mystérieux qui l'avait si profondément impressionnée.

Elle avait à peine treize ans lorsqu'elle entra à la Miséricorde de Jésus. Elle fit dès son arrivée, l'admiration de ses compagnes. Non pas qu'elle accomplit des choses bien singulières, croyez-le bien. Mais on la trouvait toujours prête à remplir les fonctions les plus humbles; elle recherchait les besognes les plus ennuyeuses; sa complaisance était infatigable. Elle confia plus tard à l'un de ses supérieurs

que ses pratiques de dévotion étaient très simples et se ramenaient à ces deux-ci : de fréquentes et courtes oraisons jaculatoires et une dévotion toute filiale à la sainte Vierge.

Lorsque le Père Vimont demanda aux religieuses de Bayeux de nouvelles hospitalières pour la Nouvelle-France, Catherine s'offrit spontanément et finit par vaincre l'opposition de ses parents et même de quelques-unes de ses supérieures. "D'un naturel fort, généreux et hardi", la jeune religieuse s'embarqua pour le Canada, le 17 avril 1648, elle n'avait pas encore seize ans ! Cependant elle écrivait gaiement quelque temps après son arrivée : "Je suis toujours fort contente. Les Iroquois continuent la guerre. Nous sommes entre

la vie et la mort. Tout cela ne me fait aucune peur. Je crois que Dieu prétend de moi quelque chose de particulier en ce pays”.

En effet, Catherine de Saint-Augustin avait une mission spéciale à remplir en terre canadienne. Elle en eût bientôt la révélation, et se sacrifia avec une admirable générosité pour le salut de certaines âmes égarées dont la conduite était un sujet de scandale et dont les menées politiques troublaient la paix de la colonie.

Elle fut accablée de maladies, d'humiliations, de souffrances de toutes sortes. Et il faut remarquer que lorsqu'on confiait à ses prières, un nouveau pécheur, ses souffrances redoublaient à tel point que la grâce seule pouvait soutenir son courage.

Elle eût de nombreuses révélations et fut favorisée de fréquentes apparitions, notamment du célèbre martyr jésuite, le Père Jean de Brébeuf, envers qui elle avait une dévotion spéciale.

“Son nom mérite d’être écrit en lettres d’or dans notre histoire, écrit son dernier biographe (1). Dans la retraite silencieuse du cloître, elle s’est consumée en prières et en sacrifices pour assurer les sublimes destinées de sa patrie d’adoption”.

---

(1) Le Père Léonidas Hudon, s.j. “Vie de Catherine de Saint-Augustin.



*Saint Dominique*





SAINT DOMINIQUE



## SAINT DOMINIQUE.

*(Fête le 4 août).*

Dans cette belle partie de la France qu'on appelle si poétiquement : "La Côte d'Azur", il y avait, au commencement du treizième siècle, une terrible hérésie qui se répandait de plus en plus, bouleversait les âmes, ensanglantait les villes. Les Albigeois — c'était le nom des hérétiques — se battaient sans cesse avec les catholiques ; ils brûlaient, saccageaient, massacraient avec une abominable fureur tout ce qui n'était pas au service de leur secte.

Les catholiques durent former une armée et marcher contre ces véritables brigands dont grandissaient de plus en plus l'audace et la férocité.

Cependant, un grand saint devait faire plus que tous les gens d'armes pour vaincre l'hérésie albigeoise ; ce fut saint Dominique, l'apôtre du Rosaire, l'angélique chevalier de la Vierge Immaculée.

Ses parents étaient de riches seigneurs espagnols, très charitables et fort pieux. Un peu avant la naissance de son fils, Jeanne d'Aza—dame de Gusman—eût un songe dans lequel elle vit l'enfant que le bon Dieu allait bientôt lui donner. Il portait un flambeau dont la lumière éclairait le monde. Comme elle avait souvent prié sur la tombe de saint Dominique de Silos,

elle donna à son fils le nom de ce saint qu'elle aimait beaucoup.

Un autre signe miraculeux et charmant émerveilla la noble dame qui servait de marraine à l'enfant des Gusman. Lorsqu'il fut baptisé, elle vit briller sur la tête de son filleul, une étoile dont l'éclat et la beauté la ravirent d'admiration. C'était comme une caresse exquise de la main divine sur le front du nouveau-né. “Depuis, remarque son biographe, quelque vestige en demeura toujours sur son visage, et l'on a remarqué comme trait singulier de sa physionomie, qu'une certaine splendeur jaillissait de son front, et attirait à lui le coeur de ceux qui le regardait.” (Lacordaire).

Sa maman ne voulut pas le confier à

des soins étrangers. Elle veilla elle-même sur cette enfance bénie. Elle lui enseigna très tôt l'amour du bon Dieu et de la sainte Vierge, la prière et la vertu.

Encore tout petit enfant, il sortait de son berceau et se couchait par terre, déjà sacrifiant la douceur et la chaleur de son petit lit afin d'imiter Jésus souffrant pour nous.

Ainsi passèrent les six premières années de cet angélique bambin, dont la pureté, la douceur et la piété émerveillaient ceux qui l'entouraient.

Lorsqu'il eût sept ans, on le confia aux soins d'un oncle, prêtre savant et zélé. Comme Jésus à Nazareth, il "croissait en âge et en sagesse". Il travailla avec son oncle jusqu'à ce qu'il eût atteint sa quin-



zième année. Alors, il entra à l'Université de Palencia et y passa dix ans, donnant à la prière et à l'étude tout son temps même, bien souvent, celui de son repos.

Il posséda bientôt une science profonde, mais rien n'altéra jamais la parfaite simplicité et la suave bonté de son cœur. "Le premier par la sainteté, le dernier de tous par l'humilité" assure l'un de ses premiers disciples. Sa pureté était exquise et sa charité tellement grande, qu'il n'hésita pas à sacrifier ce qu'il avait de plus cher, ses livres—choses alors fort précieuses et fort rares — et à en donner le prix aux pauvres, durant une année de famine. "Pourrais-je étudier sur des peaux-mortes, quand il y a des hommes qui meurent de faim", disait-il. Et il donnait jusqu'à ses

vêtements.

Voyant un jour une femme qui pleurait de ne pouvoir payer la rançon de son frère captif chez les méchants païens, il offrit spontanément de se vendre pour délivrer le malheureux prisonnier ! Mais le bon Dieu ne voulut pas permettre cet héroïque sacrifice. Il destinait le saint à devenir le fondateur d'un ordre admirable, spécialement destiné à prêcher et à défendre notre sainte Religion.

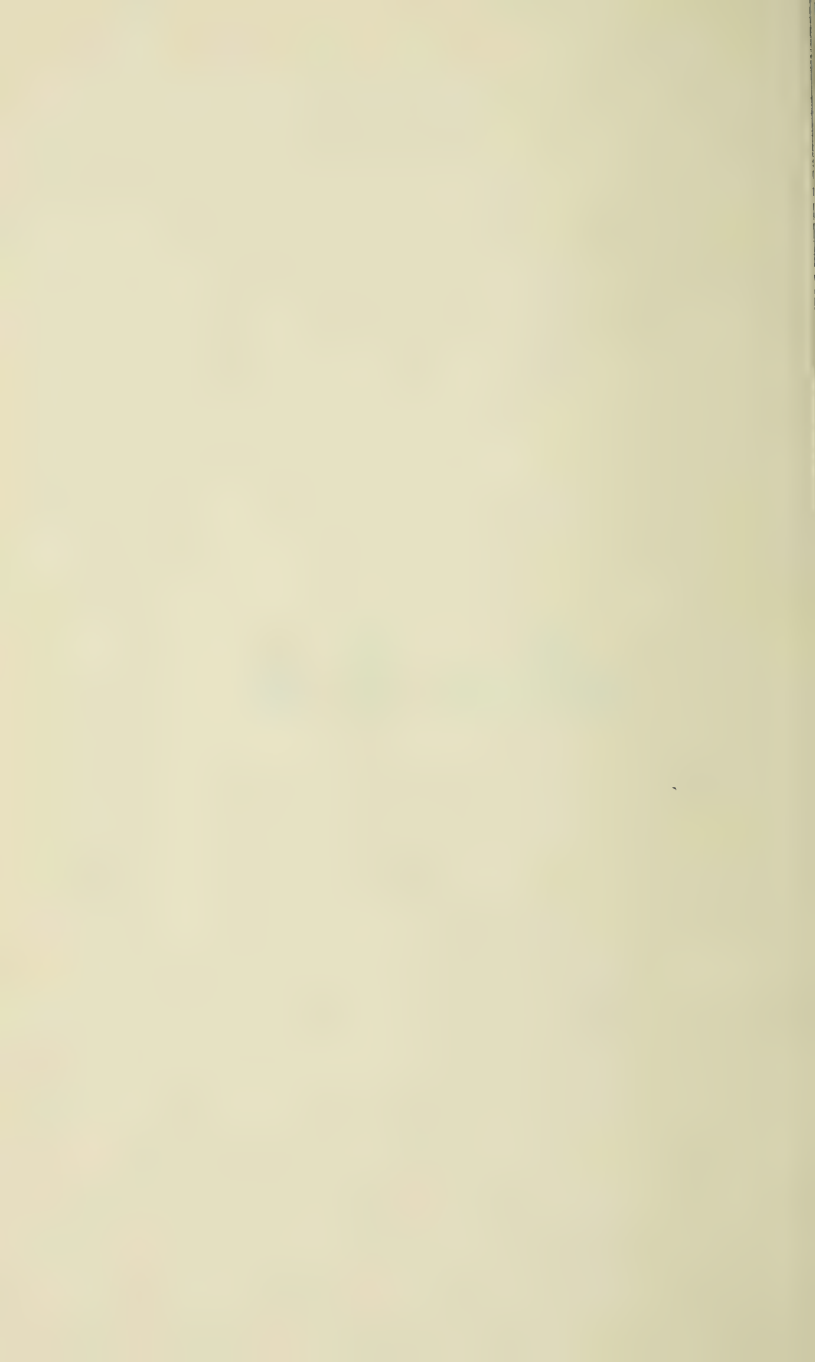
La Vierge Immaculée est la Patronne et la Protectrice de l'ordre dominicain. Elle daigna même un jour témoigner à son fervent serviteur combien il lui était cher ; il eût une vision dans laquelle il la vit qui abritait dans les plis de son manteau, avec une tendresse toute maternelle,

une multitude d'âmes. Elle révéla au saint que c'était là, non seulement ses disciples, mais encore tous ceux qui rechercheraient son assistance.

Plus tard vous pourrez lire le beau livre de Lacordaire et vous verrez combien cette vie de saint Dominique fût merveilleuse et combien sa vertu était aimable. Vous verrez comme on peut être tout à la fois austère et tendre, savant et humble, mortifié et suave. Priez-le avec confiance, en songeant à ce que disait de lui, le bienheureux Jourdain de Saxe : "Rien ne lui était plus naturel que de se réjouir avec ceux qui étaient dans la joie, de pleurer avec ceux qui pleuraient, de se donner au prochain et aux malheureux".



*Jeanne LeBer*





JEANNE LEBER





## JEANNE LEBER

“Il y a des âmes souverainement nobles qui vont droit à Dieu, au milieu des enchantements du bonheur”, écrit à propos de Jeanne LeBer, Madame Laure Conan dans son beau livre “Silhouettes canadiennes”. A coup sûr la petite Jeanne LeBer alla au bon Dieu par cette voie aisée, car ce fut une très heureuse fillette, d'un naturel charmant, choyée par sa fa-

mille, aimée et fort admirée par ses compagnes et ses maîtresses de pensionnat.

Elle eût comme parrain et marraine, Maisonneuve et Jeanne Mance. Née à Ville-Marie, vous le savez — en janvier 1662, elle fut baptisée dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu — servant alors d'église paroissiale—par le supérieur même de Saint-Sulpice, l'abbé Gabriel Souart.

Jeanne Mance aimait beaucoup sa fillette et la faisait volontiers causer. La petite fille lui posait des questions profondes sur les choses divines. Les bonnes religieuses de l'Hôtel-Dieu en étaient émerveillées. Elle était d'une piété angélique. Monsieur et madame LeBer cultivaient avec amour les belles qualités de leur chère fillette. Cependant, il est pro-

bable qu'on la confia toute petite à Marguerite Bourgeoys. Celle-ci était la seule institutrice de Ville-Marie et chacun — riche ou pauvre—lui confiait avec bonheur, fillettes et jeunes filles.

Cependant, la sainte fondatrice dût passer en France pour demander de nouvelles collaboratrices. Sans doute, ce fut ce qui décida Madame LeBer à se séparer de Jeanne. Elle confia, vers ce temps la petite fille aux Ursulines de Québec.

Religieuses et pensionnaires furent des plus édifiées par l'angélique piété de la nouvelle arrivée. Elle passait des heures auprès du Saint-Sacrement, préludant ainsi à l'extraordinaire vie de contemplative et de recluse qu'elle devait mener plus tard. Elle aimait avec ferveur la sainte

Vierge et fraternisait avec les anges, si bien qu'ils lui réparaient son rouet brisé.

Elle charmait par sa douceur et sa simplicité. Sa politesse était exquise. Mise sévèrement, elle semblait s'exercer à la pratique de la pauvreté. Du reste, elle distribuait à ses compagnes tout ce qu'on lui donnait : friandises et bibelots. Cependant, sa délicatesse était telle, que si elle savait faire de la peine à quelqu'un en n'acceptant pas pour elle un cadeau offert, elle le prenait avec gentillesse et s'en montrait très reconnaissante. Le soin qu'elle apporta à la préparation de sa première communion édifia profondément ceux qui l'entouraient. Comme le bon Dieu dût se plaire dans ce cœur de petite fille d'une pureté de lys, d'une ardeur de Séraphin !

Il ne faut pas croire tout de même, que cette fillette mystique et si volontiers méditative fut sombre ou chagrine. Son enjouement, ses fines réparties égayaient les récréations. Elle acceptait gentiment les rôles qu'on lui confiait quand on jouait quelques saynettes, mais elle préférait les rôles les plus effacés. Un jour, cependant, elle étonna chacun en demandant à jouer le rôle de l'Enfant-Jésus dans "l'Adoration des Bergers". "Vous n'êtes pas difficile, Mademoiselle, lui dit en riant une de ses maîtresses ! Et pourquoi ce choix ambitieux ?"

"C'est que, répondit Jeanne gravement et d'un air recueilli, le divin Enfant ne dit mot et ne remue point et que je voudrais l'imiter en toutes choses !"

Vous savez qu'elle réalisa pleinement son beau rêve mystique. Je n'ajouterai à cette esquisse de ses années d'enfance, que ces quelques lignes. Petits enfants du pays de Jeanne, soyez comme votre sœur de Ville-Marie très pieux et très purs. Soyez simples, soyez dignes, comme elle, de fraterniser avec les anges. N'oubliez pas combien elle aimait son pays et qu'on l'a appelée la "Geneviève du Canada". Petits enfants, vous êtes de la race des LeBer; soyez fiers d'être de chez nous.

*La Bienheureuse Varani*







## *La Bienheureuse Varani*

*(Béatifiée le 7 avril 1843).*

La vie de la bienheureuse Camille Varani débute comme ses jolis contes que vous aimez tant et dans lesquels il y a des petites princesses riches, choyées, belles à ravir et dont l'histoire, plus ou moins mouvementée, se termine toujours par des noces magnifiques.

Camille est une mignonne princesse dont la grâce et la beauté font l'orgueil de son père, Guilio, prince de Camérino. Fille et nièce de femmes savantes autant que belles, Camille, toute jeune encore, parle plusieurs langues, s'exprime avec une élégance exquise, compose des romances et des poésies.

Elle habite un magnifique château; on y fait sans cesse de la musique, on y danse chaque soir, bref, chacun ne songe qu'à passer le temps le plus joyeusement possible dans cette cour légère et frivole.

La petite Camille est très gaie. Elle s'amuse d'un rien, rit, chante et porte avec plaisir de belles robes de velours ornées d'hermine ou brodées d'or et de fines pierres.

Cependant, comme sa mère, elle aime les pauvres, leurs souffrances l'émeuvent jusqu'aux larmes ; elle leur fait de riches aumônes.

Elle aime le bon Dieu, sans toutefois y penser trop souvent ; les longues prières fatiguent cette vive et remuante fillette.

Un vendredi saint — elle a huit ans alors — un religieux franciscain vient prêcher la Passion, à Camérino. “Je l’écoutai comme on écoute pour la première fois des choses merveilleuses, écrit-elle plus tard dans son journal. Il me semblait que c’était une scène vivante se déroulant là sous mes yeux”.

L’imagination ardente de l’enfant, sa vive sensibilité lui représentent, en effet, tellement bien les souffrances de Jésus,

que tout à coup, au comble de l'émotion, elle murmure, mains jointes, toute frémissante : "O Seigneur ! Faites que mon Jésus parle ! Qu'il ne soit ni condamné, ni mis à mort !"

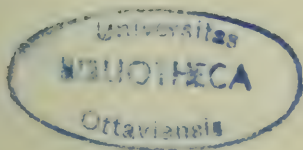
Pour terminer, le prédicateur demandait à ses auditeurs de songer à la Passion chaque vendredi et de s'arracher une "larme d'amour au souvenir des souffrances du divin Maître". Camille se promet d'offrir cette larme d'amour, et dès lors, elle médita tous les vendredis "ces choses merveilleuses" dont la pensée allait suffire à faire d'elle une âme généreuse et mortifiée.

La jeune princesse n'en continua pas moins d'abord, sa vie mondaine et légère. Mais peu à peu, elle s'habitua à prier et

à méditer. Elle demanda, un jour à la sainte Vierge : “de faire jaillir dans son cœur une étincelle de ce feu d’amour qui la brûlait Elle-même”. Elle fut exaucée après de grandes souffrances et un lourd sacrifice.

Un jeune seigneur, très délicat poète l’avait charmée, cependant il était d’une noblesse inférieure à celle de la princesse. Elle ne pouvait l’épouser sans aller contre la défense de son père et contre les coutumes de son pays. Elle pleura beaucoup ; elle pria davantage et peu à peu la paix, la résignation calmèrent son âme.

Elle continua, en les augmentant sans cesse ses prières et ses oraisons ; elle multipliait les pénitences et les aumônes.

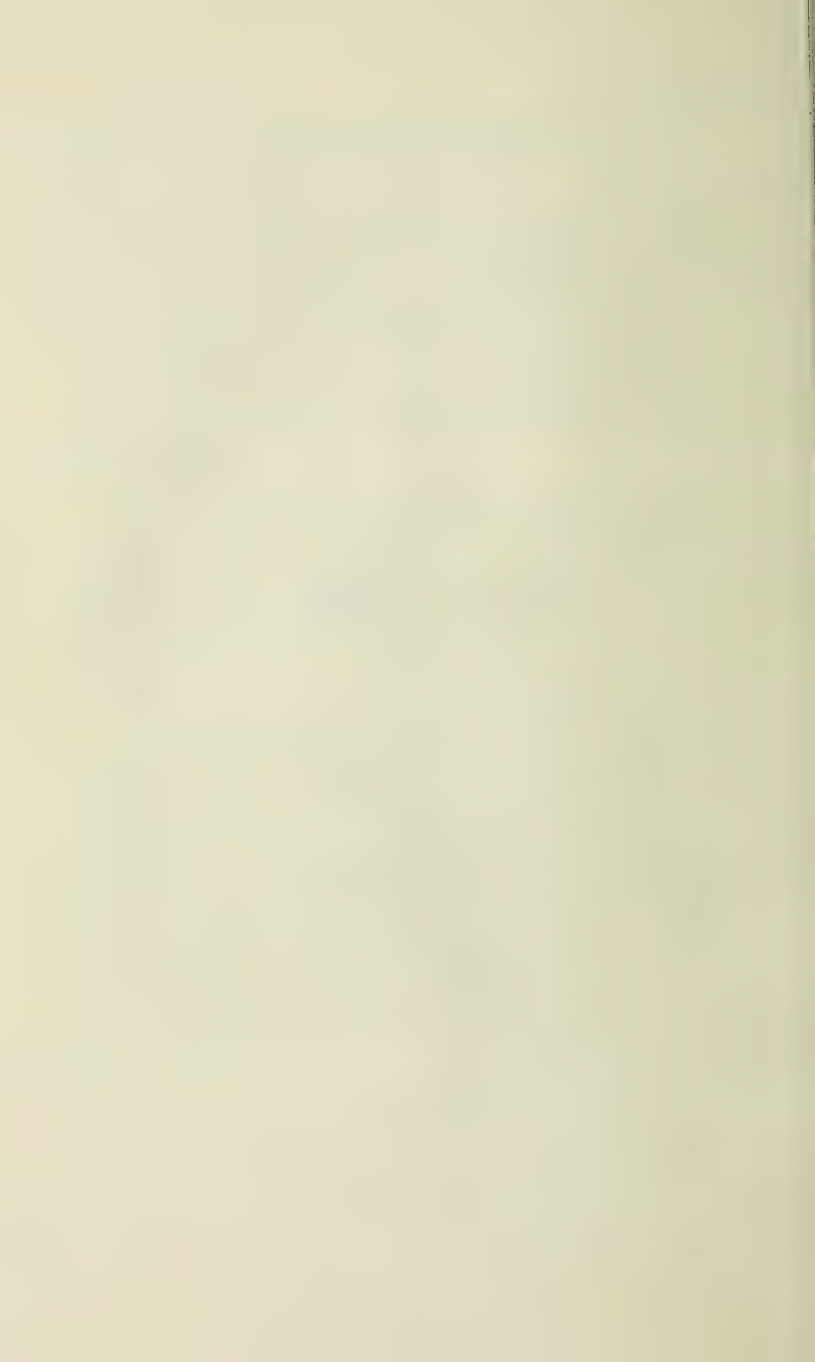


Un jour elle entendit l'appel de Dieu et malgré les combats qu'elle eût à livrer à sa propre nature aussi bien qu'à sa famille, elle entra chez les clarisses d'un duché voisin.

La petite princesse allait devenir "l'épouse du Roi des cieux". Cette noblesse dépassait celle du fier seigneur de Camérino!

Sous l'humble bure grise des filles de sainte Claire, devenue sœur Baptista, la belle et brillante camérinienne perfectionna son âme jusqu'à la sainteté et l'auréole des bienheureuses remplaça sur son front la couronne ducale, qu'elle avait foulée aux pieds.

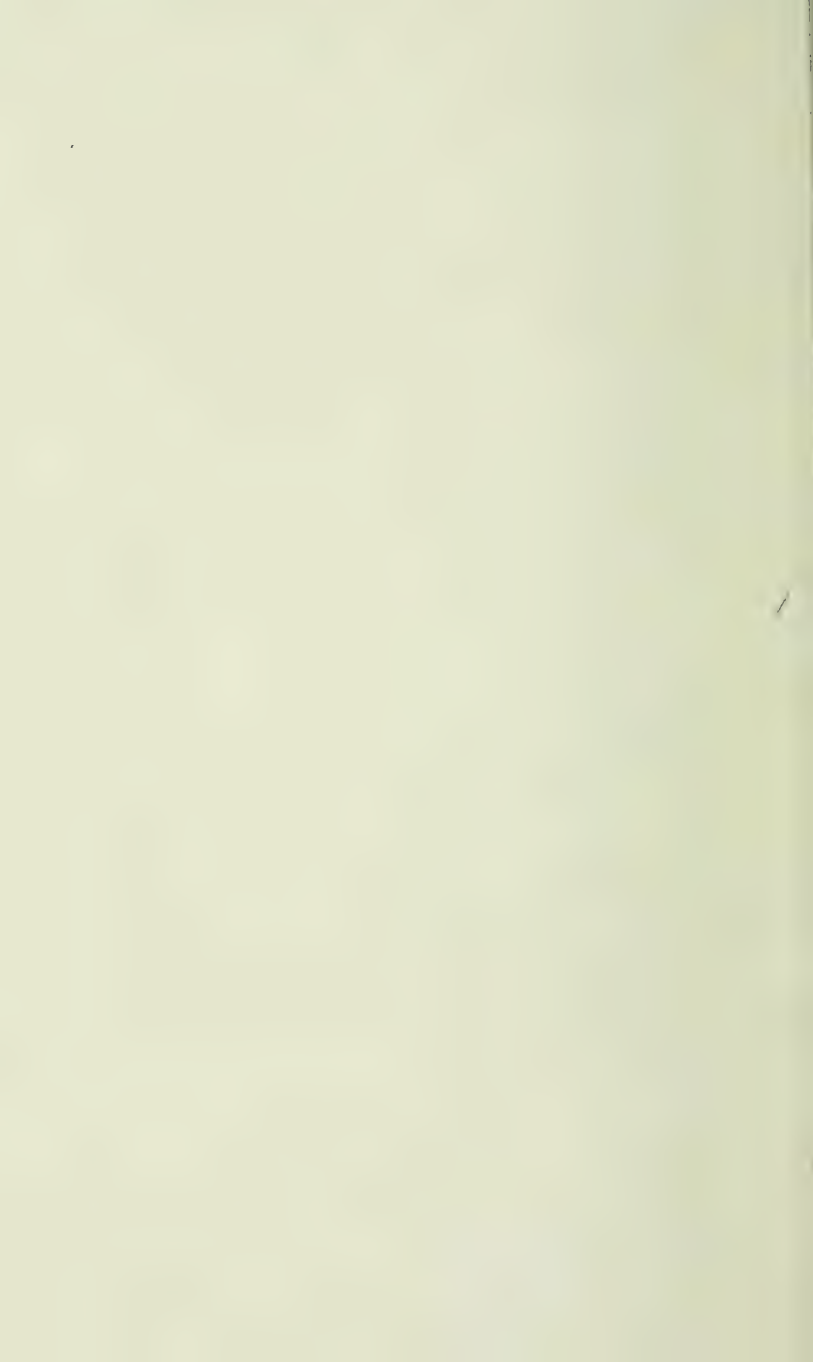
*Sainte Odile*







SAINTE ODILE



## SAINTE ODILE.

*(Fête le 12 décembre).*

La sainte dont je vais vous parler, est la patronne de la vaillante Alsace. Son nom harmonieux et doux signifie : fille de lumière. Un poète de ce pays en a célébré la beauté en quelques jolis vers :

Les anges dans leur langage  
Se plaisent à faire usage  
De ce nom mystérieux ;  
Mot sacré qui signifie

La lumière de la vie,

La clarté des cieux !

Sainte Odile est née au VIIème siècle, le 13 décembre 661, à Obernai. Son père, Adalric, duc d'Alsace, souhaitait depuis longtemps d'avoir un fils. Quand Dieu accorda un enfant aux ferventes prières de sa femme, la pieuse duchesse Béreswinde, grand fut son chagrin d'avoir une petite fille. De plus l'enfant était aveugle. Adalric déclara qu'il ne voulait plus la voir et que même il fallait la mettre à mort et cacher à tous sa naissance. La malheureuse duchesse eût beau pleurer et supplier, rien ne put attendrir le brutal seigneur. Alors, secrètement, Béreswinde fit venir une ancienne suivante qui lui était très dévouée. Elle lui confia l'enfant, la priant

de s'éloigner et de veiller sur cette petite vie menacée. La suivante prit soin maternellement de l'enfant et la fit instruire au couvent de Baumes-les-Dames, près Besançon ce qui était loin du château d'Adalric. Odile était pieuse, elle méditait et étudiait les Saintes Ecritures ; elle travaillait sans cesse pour les pauvres et se mortifiait en toutes choses. Elle fut baptisée assez tard, sans doute, parce que l'on cachait à tous cette petite infirme. Quoiqu'il en soit, un évêque dont la sainteté était reconnue, eut une vision pendant laquelle une voix céleste lui ordonna de se rendre au couvent de Baume : "Tu trouvera là disait l'apparition, une jeune servante du Seigneur, tu la baptiseras et tu lui donneras le nom d'Odile. Au moment

du baptême, ses yeux qui n'ont jamais été ouverts, verront la lumière!"

Ce prélat appelé Erhard, obéit et la petite Odile reçut avec une ferveur angélique la grâce du baptême, au même moment ses yeux en effet s'ouvrirent miraculeusement à la lumière. Erhard prédit que le ciel lui réservait des faveurs plus grandes encore.

Cependant, la jeune recluse était triste. Son cœur aimant souffrait de l'abandon de ses parents. Elle parvint à échanger quelques messages avec l'un de ses frères, car elle avait maintenant une sœur et plusieurs frères. Le jeune comte Hugues profondément ému par les récits de sa sœur, résolut de la ramener au foyer. Il fit en secret les préparatifs nécessaires et alla

lui-même chercher la sainte exilée. Lorsqu'il revint et qu'il apprit au duc, le but de son voyage, Adalric furieux frappa le jeune homme si brutalement que celui-ci tomba à demi-mort. Mais Odile s'était jetée aux pieds du violent seigneur et le suppliait de pardonner au frère qu'elle aimait. Elle apprenait à son père le miracle de son baptême et fixait sur lui ses beaux yeux remplis de larmes. Sa douceur finit par toucher Adalric. Il consentit à la garder ; mais il la relégua dans une chambre éloignée des appartements seigneuriaux et la traita comme une étrangère pauvre et indifférente.

La vie d'Odile était angélique. Elle priaient sans cesse, se privait du peu qu'on lui donnait pour l'offrir aux pauvres.

Jamais elle ne se plaignait de la dureté de son père. Elle voyait à peine sa mère, qui souffrait de ne pouvoir garder près d'elle l'enfant qu'elle avait retrouvée avec tant de bonheur.

Un jour, le duc traversant les cours de son château, rencontra Odile qui, pauvrement vêtue, portait un vase couvert. Il lui demanda ce qu'elle faisait de ce vase et où elle allait. Elle lui répondit timidement : "Seigneur, j'emporte un peu de farine d'avoine afin de préparer des aliments pour de pauvres malades."

Cette humilité et cette charité touchèrent enfin le dur seigneur. Il eut les larmes aux yeux. "Ne t'afflige point, très chère enfant, d'avoir mené jusqu'à ce



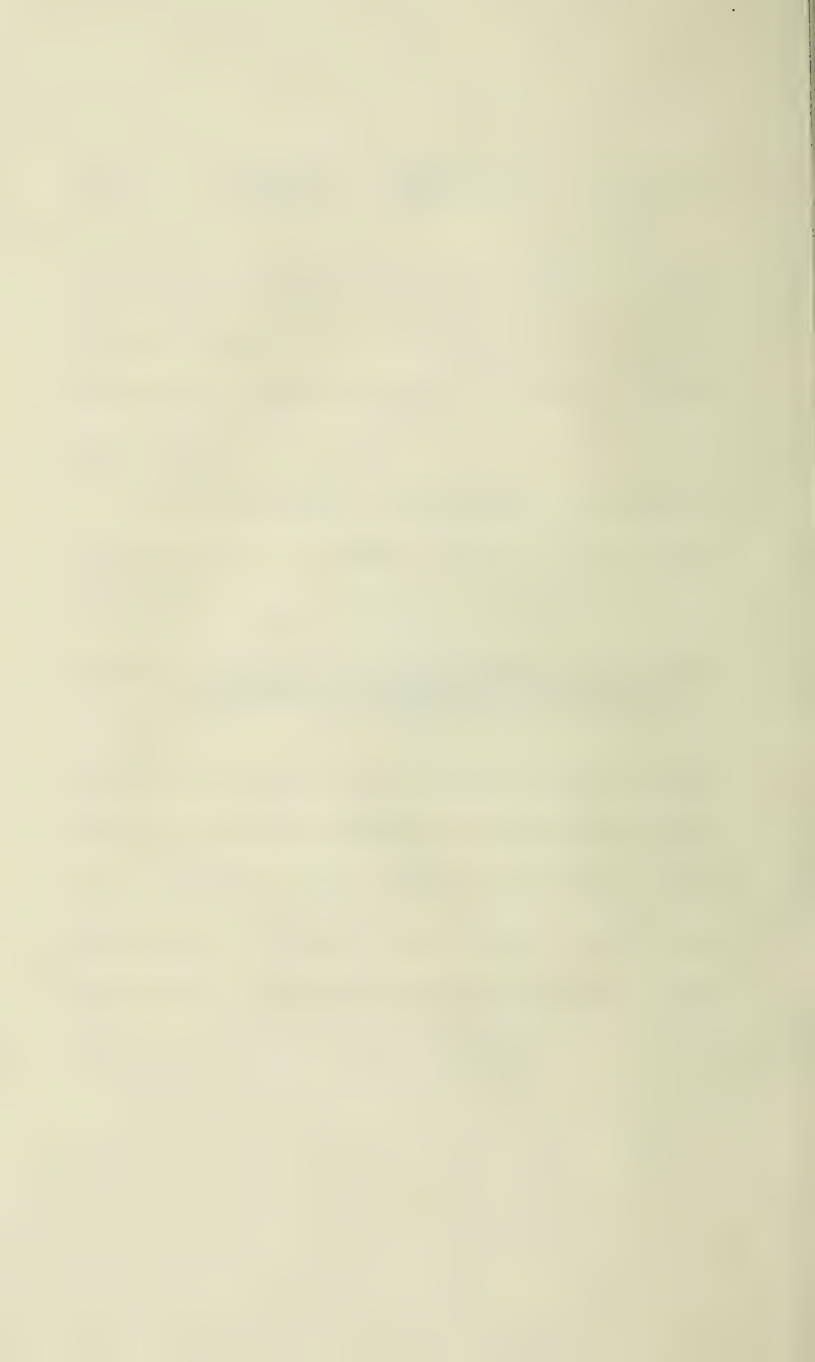
jour, une si pauvre vie, s'écria-t-il. Il n'en sera plus ainsi à l'avenir."

Dès ce jour, il combla de soins l'enfant qu'il avait tant dédaignée. Quand à son entourage il avait pour elle le plus profond respect et la plus vive affection. Bientôt, un jeune seigneur, riche et accompli, demanda sa main. Mais dès l'enfance, Odile s'était consacrée au service de Dieu et des pauvres. La faveur dont elle jouissait maintenant auprès de son père n'avait en rien changé sa vie pieuse et mortifiée. Elle avait reformé insensiblement le caractère violent du duc; ses frères et sa sœur, la duchesse, sa mère, à son contact, devenaient meilleurs et s'efforçaient de suivre son exemple. Comprenant qu'elle ne pouvait que par la fuite échap-

per aux sollicitations des siens, qui ne consentaient pas à la laisser s'éloigner d'eux, elle quitta un soir le château d'Hohenbourg.

Si je ne devais vous parler que de la jeunesse de la sainte, je vous conterais comment, poursuivie par son père et les gens du duc, elle fut cachée par un rocher qui s'ouvrit miraculeusement et se referma sur elle. J'ajoute simplement qu'elle vécut et mourut dans un monastère élevé sur le Mont Sainte-Odile, devenu lieu de pèlerinage célèbre, où la bonne sainte ne cesse de prodiguer les guérisons et les faveurs les plus merveilleuses.

*Sainte Jeanne d'Arc*





SAINTE JEANNE D'ARC



## SAINTE JEANNE D'ARC

*(Fête le 8 mai.)*

*"Son âme était pleine de  
franchise et son cœur de  
bonté."            Marius Sepet.*

La vraie fête nationale des Français sera désormais la fête de Jeanne d'Arc sur le front de qui brille maintenant l'auréole d'or des saintes. Nous aimerons nous aussi à célébrer cette fête du 8 mai parce que

Jeanne d'Arc n'est pas seulement la chère petite sainte française dont nous lisons avec un enthousiasme poignant l'héroïque histoire. Elle est, cette "bonne Lorraine", la patronne du patriotisme, le ravissant modèle et le secours fraternel de tous ceux qui luttent pour garder leur foi, leurs traditions, leur langue.

C'est pour cela que nos frères de l'Ontario l'ont prise pour Patronne et Protectrice et chaque jour, les petits ontariens récitent la prière que vous savez peut-être aussi : O Christ ami des Francs, Vous qui, par le bras d'une humble vierge, avez jadis sauvé la France, inclinez vers nous la grande miséricorde de votre Sacré-Cœur. .... O Dieu de Jeanne d'Arc, sauvez encore un fois la France ! Sauvez



notre cher Canada ; et vous sainte Jeanne d'Arc, priez pour nous .... ..

Vous la connaissez tous déjà et elle est bien chez elle, chez nous, cette brillante et gracieuse Jeanne. L'imagerie l'a depuis longtemps popularisée en Canada. Tantôt c'est la petite bergère agenouillée dans les champs et priant, comme le dit la vieille chanson : "tout en gardant ses blancs moutons." Tantôt, c'est la guerrière volant au combat, l'épée haute, enlevant d'un geste fier son étendard aux longs plis blancs. Je ne pense en ce moment, qu'à Jeanne enfant ; elle fut exquise. Simplicité, candeur, droiture, délicatesses de l'enfance, tout cela se trouve en la bonne petite Lorraine.

Elle sera votre modèle, n'est-ce pas mes enfants? et quand vous serez "à l'épreuve", vous agirez avec courage, pour être vous aussi toujours "à l'honneur". Chevaliers intrépides et fiers "En nom Dieu", vous bataillerez — pour toutes les grandes causes — et "Dieu vous donnera la victoire", tôt ou tard.

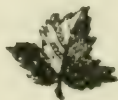
Jeanne était si bonne, si simple, et si parfaitement aimable à tous, que chacun au village de Domrémy, proclamait la petite fille "une créature de Dieu". Très pieuse, elle priait souvent à l'église, aux champs ou dans son humble chambrette, qu'elle céda souvent à de pauvres mendiants qui passaient à la veillée. Laborieuse et obéissante, elle aidait tantôt son père dans ses travaux de laboureur, tan-

---

tôt sa mère à la maison. Elle gardait avec plaisir les moutons et filait avec adresse. Elle aimait les vieillards et les tout petits et soignait volontiers les malades.

Jeanne était gaie et s'amusait simplement avec les autres jeunes villageoises. Cependant lorsqu'elle eut entendu ses "Voix" lui ordonnant de devenir guerrière et d'aller sauver la Patrie, elle devint plus grave, plus recueillie. Souvent, elle était triste en songeant qu'il lui faudrait quitter les siens et son cher village. Mais elle sembla dès lors prendre pour devise cette parole qu'elle s'était dite un jour en pensant que c'était le ciel qui lui donnait sa mission : "Il faut que j'aille... J'irai !" Et, vous le savez, la petite bergère alla au devoir jusqu'au martyre.

Vous aussi, mes chers enfants, allez vaillamment, fièrement, chevaleresquement, au devoir, au bien. Ne vous laissez pas arrêter par les railleries, les petitesesses qui s'acharneront contre votre jeune enthousiasme. Laissez dire, vous vaudrez mieux que tout cela et vous serez chez nous, comme l'angélique Pucelle, ceux que tous aimeront et proclameront à l'envie, "les meilleurs que chacun connaisse."



## TABLE DES GRAVURES

- Thérèse de l'Enfant-Jésus et sa mère  
(*hors-texte*).
- Marguerite Bourgeoys.
- Saint Antoine de Padoue,  
(*composition du fr. Noël, O. F. M.*)
- La communion d'Imelda, (*hors-texte*).
- Louise de France,
- Catherine de Saint-Augustin.  
(*hors-texte*).
- Saint Dominique (*hors-texte*).
- Jeanne LeBer,
- La Bienheureuse Varani,  
(*composition du fr. Noël, O. F. M.*).
- Sainte Odile au château de son père  
(*hors-texte*).

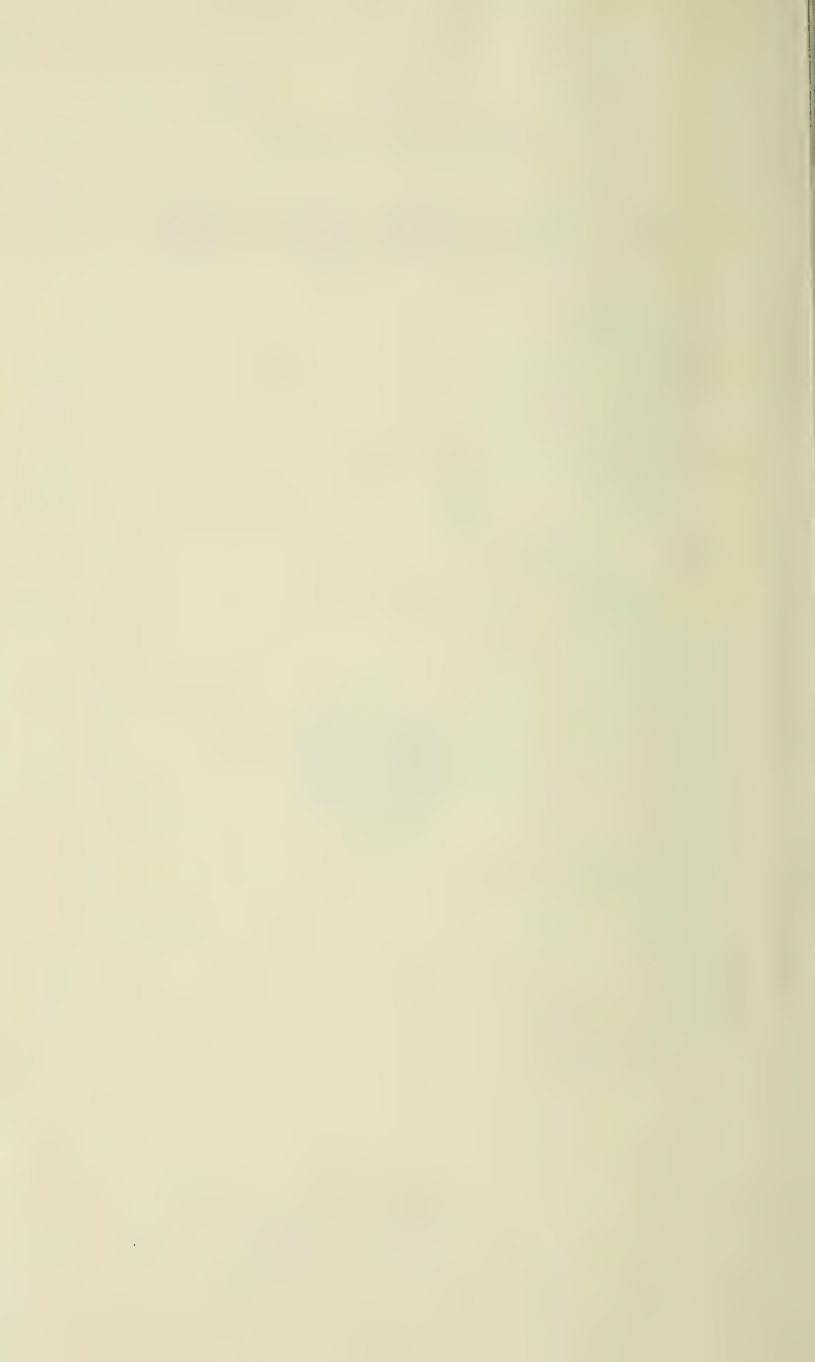
Jeanne d'Arc (*hors-texte d'après Antonin  
Mercier*).

Gravure de la couverture : dessin de A.-S.  
Brodeur, et tête de Jeanne d'Arc d'après  
Marie d'Orléans.



## TABLE DES MATIÈRES

Préface ....	7
Introduction ....	11
Thérèse de l'Enfant-Jésus ....	17
Marguerite Bourgeoys ....	25
Saint Antoine de Padoue ....	37
La Bienheureuse Imelda ....	45
Louise de France ....	53
Mère Catherine de Saint-Augustin ....	63
Saint Dominique ....	73
Jeanne LeBer ....	83
La Bienheureuse Varani ....	93
Sainte Odile ....	101
Sainte Jeanne d'Arc ....	111
Table des gravures ....	119





Achevé d'imprimer

pour la

Bibliothèque Nationale Enrg.

le 30 novembre 1921

par

L'Imprimerie des Sourds-Muets,

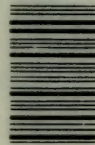
25 est, avenue Laurier.

La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance

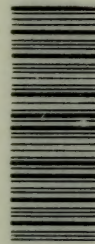
The Lib  
University o  
Date

17 OCT. 1992

15 OCT. 1992



a39003



002464500b

B X 4 6 5 6 • L 3 5 1 9 2 1  
L A V E R G N E , J U L I E T T E ,  
F I G U R E S A N G E L I Q U E S .

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	04	08	11	18	5

